

Lettre de Bangkok,

Me voici à nouveau à Bangkok, capitale de la Thaïlande. La Thaïlande, c'est un pays à peu près de la taille de la France et d'une population sensiblement équivalente. Comme Paris, Bangkok est une agglomération d'environ 11 millions d'habitants qui constitue, elle aussi, le poumon économique du pays. La cité conserve jalousement une grande part du patrimoine culturel et artistique du pays et, si Paris a le Louvre, Bangkok a son magnifique palais royal, emblème d'un pays qui ne fut jamais colonisé.

Bien sûr, le niveau de vie de la Thaïlande n'est pas encore comparable à celui des français mais avec une croissance de plus 5% par an depuis 10 ans (7.8 % en 2010), un taux de chômage inférieur à 2 %, le rattrapage est rapide. Qui a connu Bangkok il y a 40 ans, y retrouve son caractère fébrile et cosmopolite. Mais la pollution y est moindre, les cyclo-pousses ont complètement disparu – alors qu'ils réapparaissent à Paris – et des taxis roses, jaunes ou bleus, flambant neufs, fonctionnant au GPL, remplacent rapidement les tuk-tuk qui n'ont plus guère la faveur que des touristes. Des centres commerciaux haut de gamme, tel Terminal 21, viennent d'y ouvrir. Ils connaissent un succès étonnant.

Seulement Bangkok a deux très gros problèmes :

- D'une part, elle s'enfoncé inexorablement dans la mer, du fait des gratte-ciel construits sur des sols argileux et des pompages réalisés dans la nappe phréatique. La ville de Bangkok a été fondée en 1782 sur une plaine située à 1,5 mètre au-dessus du niveau de la mer. C'est aujourd'hui une cuvette qui s'effondre. Certains quartiers ont perdu 1,7 mètre en 60 ans alors que de l'autre côté le niveau de la mer augmente. La capitale thaïlandaise est donc condamnée à disparaître. En 2100, elle sera peut-être l'Atlantide asiatique.
- D'autre part, elle se trouve au débouché d'un immense bassin versant qui, par le canal du Chao Phraya qui traverse Bangkok, draine les pluies sur 158 000 km² soit le 1/3 du pays. Cette année la mousson commencée en juillet a été particulièrement abondante et elle n'est pas encore, début novembre, complètement terminée. Il s'en est suivi le déferlement vers Bangkok de milliards de m³ d'eau qui ont inondé tout sur leur passage et en particulier, début octobre, la capitale historique d'Ayuthaya à 70 km au Nord de Bangkok.

La montée des eaux a détruit 700 000 maisons, provoqué plusieurs centaines de victimes, décimé les troupeaux et créé un climat d'insalubrité et d'insécurité dans les provinces. Bien entendu, le phénomène a mis du temps à être rapporté dans nos lucarnes : DSK et les primaires socialistes étaient d'une autre importance pour les médias.



Mais depuis plusieurs semaines, la lutte s'organise pour sauver Bangkok car l'eau inexorablement s'en approche. Il y a à la fois une gestion rapprochée de la crise, avec des millions de sacs de sable entassés pour protéger ce qui peut l'être, et une gestion globale visant par le biais des digues et les canaux à évacuer les eaux par les chemins où elles créeront les moindres dommages. Des arbitrages ont dû être rendus et les quartiers les plus pauvres ont été sacrifiés. Des images impressionnantes ont commencé à circuler sur le Net et

sur les télévisions avec leur lot de destruction et de désolation. Les rumeurs les plus folles se sont propagées sur des crocodiles lâchés en liberté et des serpents remontant les canaux. Mais dans l'ensemble, le peuple Thaï, à l'image de celui de Fukushima garde son calme voire son sourire. Un professeur de Thaï que j'ai rencontrée a absolument tout perdu. Elle recevra 5 000 baths d'indemnité du gouvernement (125 €) mais elle garde sa sérénité et se dit que la vie repartira.

L'inégalité est plus difficilement acceptée. Alors que des moyens colossaux sont déployés pour sauver le centre ville, les fonctionnaires internationaux ont été évacués les premiers et les habitants des quartiers périphériques se demandent pourquoi ils doivent vivre, peut-être pour des semaines, en cité lacustre. Des actes de malveillance commencent à être commis la nuit sur les digues qui empêchent l'eau d'atteindre le centre de la capitale. Le Premier Ministre a de plus en plus de mal à contenir une opposition contestatrice. Mais dans l'ensemble, la situation est d'un calme étonnant. Imaginons un instant, qu'en pareille circonstance, la décision ait été prise d'inonder le 93 pour sauver Paris !

D'un côté un pays de 65 millions d'habitants se bat avec ses propres moyens pour sauver sa capitale de 11 millions, avec le sentiment diffus qu'à toute chose malheur est bon et que la reconstruction sera l'occasion de progresser. De l'autre, un continent entier, l'Europe, s'époumone, à grand renfort de sommets de toute sorte mais avec une efficacité plus que relative, pour sauver un pays, la Grèce, qui n'a même pas la population de Bangkok et qui, au fond, ne récolte que ce qu'il mérite.

Il y a quelque chose de pathétique et de dérisoire dans cette lutte désespérée pour éviter la faillite d'un état comme on lutte contre la montée des eaux. Mais face à une impuissance collective et à une population qui ne veut pas mourir guérie, on se demande s'il ne faut pas mieux laisser passer le destin comme in fine on laisse s'écouler les eaux. Certes l'euro, les banques, les bourses peuvent être chahutés ; certes le risque de coup d'état en Grèce n'est pas négligeable ; mais n'en fait-on pas trop ? Par quel effet papillon l'Europe pourrait-elle être emportée par la faillite de l'un de ses plus petits états ? Il est un moment où il faut savoir s'arrêter. La Thaïlande saura se reconstruire, quoi qu'il advienne de Bangkok. Faut-il donc laisser accroire que le monde va s'arrêter si la Grèce en vient à faire face à ses responsabilités ? Les catastrophes, et les guerres et les révolutions en sont les plus cyniques exemples, peuvent être l'occasion de redonner à chacun le sens des responsabilités et de repartir sur des bases assainies.



Jean-Pierre HAUET